

Œuvres complètes
de Colette

Illustrations originales
de
Bardone, Boncompain,
Brasilier, Cathelin, Cavallès,
Fontanarosa, Fusaro, Garcia-Fons,
Genis, Guiramand
et Thévenet

OEuvres
complètes
de
Colette

*Edition
du Centenaire*

AUX ÉDITIONS DU CLUB
DE L'HONNÊTE HOMME

1973

*Les Éditions du Club de l'Honnête Homme
remercient les Éditions Flammarion
qui leur ont permis d'établir ce tirage
de haute qualité
pour l'Édition du Centenaire
des Œuvres complètes de Colette.*

Tome 2

Claudine s'en va
La Retraite sentimentale
L'Ingénue libertine

Illustrations
de Thévenet

© Albin Michel, Colette, Mercure de France, Flammarion
et le Club de l'Honnête Homme, 1973.

Claudine s'en va

(Journal d'Annie)



Il est parti ! Il est parti ! Je le répète, je l'écris, pour savoir que cela est vrai, pour savoir si cela me fera mal. Tant qu'il était là, je ne sentais pas qu'il partirait. Il s'agitait avec précision. Il donnait des ordres nets, il me disait : « Annie, vous n'oublierez pas... » puis, s'interrompant : « Mon Dieu, quelle pauvre figure vous me faites ! J'ai plus de chagrin de votre chagrin que de mon départ ! » Est-ce que je lui faisais une si pauvre figure ? Je n'avais pas de peine, puisqu'il était encore là.

A l'entendre me plaindre ainsi je frissonnais, repliée et craintive, je me demandais : « Est-ce que vraiment je vais avoir autant de chagrin qu'il le dit ? c'est terrible ! »

A présent, c'est la vérité : il est parti ! Je crains de bouger, de respirer, de vivre. Un mari ne devrait pas quitter sa femme, quand c'est ce mari-là et cette femme-là.

Je n'avais pas encore treize ans, qu'il était déjà le maître de ma vie. Un si beau maître ! un garçon roux, plus blanc qu'un œuf, avec des yeux bleus qui m'éblouissaient. J'attendais ses grandes vacances, chez grand-mère Lajarrisse — toute ma famille — et je comptais les jours. Le matin venait enfin où, en entrant dans ma chambre blanche et grise de petite nonne (à cause des cruels étés de là-bas, on blanchit à la chaux, et les murs restent frais et neufs dans l'ombre des persiennes), en entrant, elle disait : « Les fenêtres de la chambre d'Alain sont ouvertes, la cuisinière les a vues en revenant de ville. » Elle m'annonçait cela tranquillement, sans se douter qu'à ces seuls mots je me recro-

quevillais, menue, sous mes draps, et que je remontais mes genoux jusqu'à mon menton...

Cet Alain ! je l'aimais, à douze ans, comme à présent, d'un amour confus et épouvanté, sans coquetterie et sans ruse. Chaque année, nous vivions côte à côte, pendant tout près de quatre mois (parce qu'on l'élevait en Normandie dans une de ces écoles genre anglo-saxon, où les vacances sont longues). Il arrivait blanc et doré, avec cinq ou six taches de rousseur sous ses yeux bleus et il poussait la porte du jardin comme on plante un drapeau sur une citadelle. Je l'attendais, dans ma petite robe de tous les jours, n'osant pas, de peur qu'il le remarquât, me parer pour lui. Il m'emmenait, nous lisions, nous jouions, il ne me demandait pas mon avis, il se moquait souvent, il décrétait : « Nous allons faire ceci, vous tiendrez le pied de l'échelle : vous tendrez votre tablier pour que je jette les pommes dedans... » ; il posait son bras sur mes épaules et regardait autour de lui d'un air méchant, comme pour dire : « Qu'on vienne me la prendre ! » Il avait seize ans, et moi douze.

Quelquefois — c'est un geste que j'ai fait encore hier, humblement — je posais sur son poignet blanc ma main hâlée et je soupirais : « Comme je suis noire ! » Il montrait ses dents carrées dans un sourire orgueilleux et répondait : « *Sed formosa*, chère Annie. »

Voici une photographie de ces temps-là. J'y suis brune et sans épaisseur, comme maintenant, avec une petite tête un peu tirée en arrière par les cheveux noirs et lourds, une bouche en moue qui implore « je ne le ferai plus », et, sous des cils très longs plantés en abat-jour, droits comme une grille, des yeux d'un bleu si liquide qu'ils me gênent quand je me mire, des yeux ridiculement clairs, sur cette peau de petite fille kabyle. Mais puisqu'ils ont su plaire à Alain...

Nous avons grandi très sages, sans baisers et sans gestes vilains. Oh ! ce n'est pas ma faute. J'aurais dit « oui », même en me taisant. Souvent, près de lui, au jour finissant, j'ai trouvé trop lourde l'odeur des jasmins, et j'ai respiré péniblement, la poitrine étreinte... Comme les mots me manquaient pour avouer à Alain : « Le jasmin, le soir, le duvet de ma peau que caressent

mes lèvres, c'est vous... » ; alors, je fermais ma bouche, et j'abais-
sais mes cils sur mes yeux trop clairs, dans une attitude si habi-
tuelle qu'il ne s'est jamais douté de rien, jamais... Il est aussi
honnête qu'il est beau.

A vingt-quatre ans, il a déclaré : « Maintenant, nous allons
nous marier », comme il m'aurait dit onze ans auparavant :
« A présent, nous allons jouer aux sauvages. »

Il a toujours si bien su ce que je devais faire, que me
voici, sans lui, comme un inutile joujou mécanique dont on a
perdu la clef. Comment saurai-je, à présent, où est le bien et le
mal ?

Pauvre, pauvre petite Annie égoïste et faible ! Je me lamente
sur moi en pensant à lui. Je l'ai supplié de ne pas partir... en peu
de paroles, car son affection, toujours retenue, craint les expan-
sions vives : « Cet héritage, ce n'est peut-être pas grand-chose...
nous avons assez d'argent, et c'est chercher bien loin une fortune
peu certaine... Alain, si vous chargez quelqu'un... » L'étonnement
de ses sourcils a coupé ma phrase maladroite ; mais j'ai repris
courage : « Eh bien, alors, Alain, emmenez-moi. »

Son sourire plein de pitié ne m'a pas laissé d'espoir : « Vous
emmener, ma pauvre enfant ! délicate comme vous l'êtes, et...
si mauvaise voyageuse, soit dit sans vous blesser. Vous voyez-
vous supportant la traversée jusqu'à Buenos-Aires ? Songez à
votre santé, songez — c'est un argument qui vous touchera, je le
sais — à l'embarras que vous pourriez m'être. »

J'ai abaissé mes paupières, ce qui est ma façon de rentrer chez
moi, et j'ai maudit silencieusement mon oncle Etchevarray, tête
brûlée qui disparut, il y a quinze ans, sans donner de nouvelles.
Le déplaisant toqué, qui s'avise de mourir riche dans des pays qu'on
ne connaît pas, et de nous laisser quoi ?... des estancias où l'on
élève des taureaux, « des taureaux qui se vendent jusqu'à six mille
piastres, Annie ». Je ne me rappelle même pas combien cela fait,
en francs...

La journée de son départ n'est pas encore finie ~~que me voici~~
écrivain en cachette dans ma chambre, sur le beau cahier qu'il

m'a donné pour que j'y tinsse mon « Journal de son voyage » et relisant l'*Emploi du temps* que m'a laissé sa ferme sollicitude.

Jun. — *Visites chez Mme X..., Mme Z..., et Mme T... (important).*

Une seule visite à Renaud et Claudine, ménage réellement trop fantaisiste pour une jeune femme dont le mari voyage au loin.

Faire payer la facture du tapissier pour les grandes bergères du salon et le lit canné. Ne pas marchander, car le tapissier fournit nos amis G... On pourrait clabauder.

Commander les costumes d'été d'Annie. Pas trop de « genre tailleur », des robes claires et simples. Que ma chère Annie ne s'entête pas à croire que le rouge ou l'orange vif lui éclaircissent le teint.

Vérifier les livres des domestiques chaque samedi matin. Que Jules n'oublie pas de dépendre la verdure de mon fumoir, et qu'il la roule sous poivre et tabac. C'est un assez bon garçon, mais mou, et il fera son service avec négligence, si Annie n'y veille elle-même.

Annie sortira à pied dans les avenues, et ne lira pas trop de fadaïses, pas trop de romans naturalistes ou autres.

Prévenir à l'« Urbaine » que nous donnons congé le 1^{er} juillet. Prendre la victoria à la journée pendant les cinq jours qui précéderont le départ pour Arrière.

Ma chère Annie me fera beaucoup de plaisir en consultant souvent ma sœur Marthe et en sortant souvent avec elle. Marthe a un grand bon sens et même du sens pratique sous des dehors un peu libres.

Il a songé à tout ! Et je n'ai pas, même une minute, la honte de mon... de mon incapacité ? inertie serait peut-être plus juste, ou passivité. La vigilance active d'Alain absorbe tout et m'ôte le moindre souci matériel. J'ai voulu, la première année de notre mariage, secouer ma silencieuse oisiveté de petite pays-chaud. Alain eut tôt fait de rabattre mon beau zèle : « Laissez, laissez, Annie, c'est fait, je m'en suis occupé... » « Mais non, Annie, vous ne savez pas, vous n'avez aucune idée... ! »

Je ne sais rien, — qu'obéir. Il m'a appris cela, et je m'en acquitte comme de la seule tâche de mon existence, avec assiduité, avec joie. Mon cou flexible, mes bras pendants, ma taille

un peu trop mince et qui plie, jusqu'à mes paupières qui tombent facilement et disent « oui », jusqu'à mon teint de petite esclave me prédestinaient à obéir. Alain me nomme souvent ainsi « petite esclave », il dit cela sans méchanceté, bien sûr, avec seulement un léger mépris pour ma race brune. Il est si blanc !

Oui, cher « Emploi du temps », qui me guidez encore en son absence et jusqu'à ma première lettre, oui, je donnerai congé à l' « Urbaine », je surveillerai Jules, je vérifierai les livres des domestiques, je ferai mes visites et je verrai souvent Marthe.

Marthe, c'est ma belle-sœur, la sœur d'Alain. Quoiqu'il la blâme d'avoir épousé un romancier, pourtant connu, mon mari lui reconnaît une intelligence vive et désordonnée, une lucidité brouillonne. Il dit volontiers : « Elle est adroite. » Je n'arrive pas à démêler très bien la valeur de ce compliment.

En tout cas, elle joue de son frère avec un doigté infailible, et je crois bien qu'Alain ne le devine pas. Avec quel art elle sauve le mot risqué qu'elle vient de laisser échapper, avec quelle maîtrise elle escamote un sujet de conversation dangereux ! Quand j'ai fâché mon seigneur et maître, je reste là toute triste, sans même implorer ma grâce ; Marthe, elle, rit à son nez, ou admire à propos une remarque qu'il vient de faire, dénigre à coups de mots drôles un raseur particulièrement odieux, — et Alain déplisse ses durs sourcils.

Adroite, certes, de l'esprit et des mains. Je la regarde ébahie, lorsque, en bavardant, elle fait éclore sous ses doigts un adorable chapeau, ou un jabot de dentelle, avec le chic d'une « première » de bonne maison. Marthe n'a rien pourtant du troffin. Assez petite, potelée, la taille serrée et très mince, une croupe avenante et mobile, elle porte droite une tête flambante de cheveux roux-doré (les cheveux d'Alain) éclairée encore par de terribles yeux gris. Une figure de petite pétroleuse — au sens communard du mot — qu'elle arrange très joliment en minois XVIII^e siècle. De la poudre de riz, du rouge aux lèvres, des robes bruissantes en soies peintes à guirlandes, le corsage à pointe et les talons très hauts. Claudine (l'amusante Claudine qu'il ne faut pas trop voir) l'appelle souvent « marquise pour barricades ».

Cette Ninon révolutionnaire a su asservir — là encore je

reconnais le sang d'Alain — le mari qu'elle a conquis après une courte lutte : Léon c'est un peu l'Annie de Marthe. Quand je pense à lui, je l'appelle « ce pauvre Léon ». Pourtant il n'a pas l'air malheureux. Il est brun, régulier, joli garçon, la barbe en pointe et l'œil en amande, avec des cheveux doux et plats. Un type parfaitement français et modéré. On lui voudrait plus de saccade dans le profil, plus de carrure dans le menton, de brusquerie dans l'arcade sourcilière, moins de condescendance dans ses yeux noirs. Il est un peu — c'est méchant ce que j'écris là — un peu « premier à la soie », prétend cette peste de Claudine qui l'a nommé un jour : « *Et-avec-ça-Madame ?* » Et l'étiquette est restée à ce pauvre Léon, que Marthe traite en propriété de rapport.

Elle l'enferme régulièrement trois ou quatre heures par jour, moyennant quoi il fournit, m'a-t-elle confié, un bon rendement moyen d'un roman deux tiers par an, « le strict nécessaire », ajoute-t-elle.

Qu'il y ait des femmes douées d'assez d'initiative, de volonté quotidienne — et de cruauté aussi — pour édifier et soutenir un budget, un train de vie, sur le dos penché d'un homme qui écrit, qui écrit et qui n'en meurt pas, cela me dépasse. Je blâme quelquefois Marthe, et puis je l'admire avec un peu d'effroi.

Constatant son autorité masculine qui a su exploiter la docilité de Léon, je lui ai dit, un jour de grande hardiesse :

— Marthe, toi et ton mari vous êtes un ménage contre nature.

Elle m'a regardée stupéfaite, et puis elle a ri à s'en trouver mal :

— Non, cette Annie, elle vous a de ces mots ! Tu ne devrais jamais sortir sans un Larousse. Un ménage contre nature ! Heureusement que je suis toute seule pour t'entendre, par les modes qui courent...

Mais Alain est parti tout de même ! je ne peux pas l'oublier longtemps dans mon bavardage intime. Que faire ? Ce fardeau de vivre seule m'accable... Si j'allais à la campagne, à Casamène, dans la vieille maison que nous a laissée grand-mère Lajarrisse, pour n'y voir personne, personne jusqu'à son retour ?...

Marthe est entrée, balayant de ses jupes raides, des jabots de ses manches, mes beaux projets ridicules. J'ai caché mon cahier, très vite.

— Toute seule ? Viens-tu chez le tailleur ? Toute seule dans cette chambre triste ! La veuve inconsolée, quoi !...

Sa plaisanterie mal venue, — sa ressemblance aussi avec son frère, malgré la poudre, le chapeau Trianon et la haute ombrelle — m'arrachent de nouvelles larmes.

— Bon, ça y est ! Annie, tu es la dernière des... épouses. Il reviendra, je te dis ! J'imaginai, moi simple, moi indigne, que son absence te donnerait (les premières semaines du moins) une impression de vacances, d'escapade...

— D'escapade, oh ! Marthe...

— Quoi, oh ! Marthe ?... C'est vrai que ça sonne le vide, ici, dit-elle en tournant par la chambre, ma chambre, où le départ d'Alain n'a pourtant rien changé.

J'essuie mes yeux, ce qui prend toujours un peu de temps parce que j'ai beaucoup de cils. Marthe dit en riant que j'ai « des cheveux au bout des yeux ».

Elle est appuyée des deux coudes à la cheminée, me tournant le dos. Elle porte, un peu tôt pour la saison, je trouve, une robe de voile bis à petites roses démodées, une jupe montée à fronces et un fichu croisé qui sont de Mme Vigée-Lebrun, avec des cheveux roux, dégageant la nuque, qui sont d'Helleu. Cela crie un peu, pourtant sans disgrâce. Mais je garderai ces remarques pour moi. D'ailleurs, quelles sont les remarques que je ne garde pas pour moi ?...

— Qu'est-ce que tu examines si longtemps, Marthe ?

— Je contemple le portrait de monsieur mon frère.

— D'Alain ?

— C'est toi qui l'as nommé.

— Qu'est-ce que tu lui trouves ?

Elle ne répond pas tout de suite. Puis elle éclate de rire et se retournant :

— C'est extraordinaire, ce qu'il ressemble à un coq !

— A un coq ?

— Oui, à un coq. Regarde.

Suffoquée d'entendre une telle horreur, je prends machinalement le portrait, une photo tirée en sanguine, qui me plaît fort : dans un jardin d'été, mon mari est campé, nu-tête, ses cheveux roux en brosse, l'œil hautain, le jarret bien tendu... Il se tient ainsi habituellement. Il ressemble... à un beau garçon solide, qui a la tête près du bonnet, l'œil prompt ; il ressemble aussi à un coq. Marthe a raison. Oui, à un coq roux, vernissé, crêté, ergoté... Désolée comme s'il venait de partir une seconde fois, je refonds en larmes. Ma belle-sœur lève des bras consternés.

— Non, vrai, tu sais, si on ne peut même pas parler de lui ! Tu es un cas, ma chère. Ça va être gai d'aller chez le tailleur avec ces yeux-là ! Est-ce que je t'ai fait de la peine ?

— Non, non, c'est moi toute seule... Laisse, ça va passer...

Je ne peux pourtant pas lui avouer que je suis désespérée qu'Alain ressemble à un coq, et surtout que je m'en sois aperçue... A un coq ! Elle avait bien besoin de me faire remarquer cela...